

VINCENT ALMENDROS

MA CHÈRE LISE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

MA CHÈRE LISE

VINCENT ALMENDROS

MA CHÈRE LISE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE À VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES
PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 25 PLUS
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE H.-C. I À H.-C. VII

© 2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Les enfants n'ont ni passé, ni avenir ; et ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, XI, 51

I

Lise s’amusait d’un rien, en l’occurrence de moi.

Ce vendredi-là, une imposante voiture noire nous attendait en bas de chez elle. C’était la fin de journée. Le ciel d’automne lentement s’assombrissait. Le chauffeur, en nous voyant approcher, était sorti de la Mercedes pour nous ouvrir les portes. Assis à l’arrière de la grosse berline, nous avons longé les quais de la rive gauche jusqu’au pont d’Iéna pour atteindre quinze minutes plus tard la rue Bois-le-vent où résidait Moune, la grand-mère de Lise. Le chauffeur était à nouveau sorti et avait aidé la vieille dame à s’asseoir à l’avant. Je m’étais présenté, nous avons échangé quelques mots, puis la voiture était presque aussitôt repartie. Après le pont de Grenelle, nous avons bifurqué

vers le sud pour rejoindre l'autoroute, sur laquelle nous roulions maintenant depuis quarante kilomètres.

Lise venait de poser son sac entre nous. Elle en avait retiré un carnet à dessin ainsi qu'une trousse en cuir molle. Son crayon à la main, elle m'observait. Sur la feuille, elle se mit à tracer de grands traits noirs en mordillant sa lèvre inférieure. Très concentrée, elle penchait de temps en temps la tête. Moi, je ne portais sur le dessin qu'une vague attention, ramenant toujours mon regard sur la route. Ne voyant pourtant que mon profil, elle avait choisi de me représenter de face. C'était comme si elle se moquait de la réalité et préférait se concentrer sur sa vision des choses, sur la perception qu'elle avait de moi.

Ou, plus simplement, elle ne savait pas dessiner.

Voilà plusieurs semaines que j'étais devenu son professeur particulier. Peu importe où nous nous étions rencontrés, je me souviens

seulement que c'était elle, du haut de ses quinze ans, qui m'avait sollicité pour lui donner des cours. Nous nous voyions chez elle une ou deux fois par semaine. À ce que j'avais cru comprendre, ses parents voyageaient souvent, sans cesse par monts et par vaux, aussi étions-nous généralement seuls dans cette grande maison, qui n'était pas à proprement parler une maison d'ailleurs, mais plutôt un appartement, un grand triplex au cœur du Quartier latin. Je n'avais croisé sa mère qu'en coup de vent, un jour qu'elle était sur le départ alors que j'arrivais. Elle s'en était excusée. Elle s'appelait Florence. Je conservais d'elle le souvenir d'une grande dame très mince et très gracieuse dans sa longue robe noire.

Ce vendredi-là, les parents de Lise lui avaient proposé qu'ils se retrouvent tous au Bignon-Mirabeau. La maison n'était qu'à une heure de Paris, dans le Loiret, et là-bas c'est trop bien. C'est trop bien, avait répété Lise. Je n'avais pas compris tout de suite pourquoi

elle m'avait raconté ça. Je ne sais au juste ce qui s'était dit entre elle et ses parents, mais voilà, j'étais invité à passer le week-end chez eux, à la campagne. Et maintenant, la présence du chauffeur m'intimidait.

Vêtu d'un costume bleu nuit, l'homme était un quinquagénaire à moustache, une moustache épaisse mais bien taillée, qui lui donnait un air bonhomme et contrastait avec son austère silence. Moi j'avais vingt-cinq ans et je savais que rien dans ma vie ne justifiait que je sois conduit par un chauffeur. Non, je songeais, je ne sais pas pourquoi, à la pile d'assiettes sales que j'avais laissées dans mon évier en partant. N'avais-je pas laissé derrière moi bien d'autres choses encore, plus floues et impalpables, et n'étais-je pas en train de me diriger vers d'autres, toutes aussi floues et impalpables ?

Lise observa le dessin à bout de bras. Elle pouffa.

Excepté l'angoisse qui en ressortait, c'était assez peu ressemblant : les traits étaient durs,

les sourcils touffus, les cernes sombres, la bouche épaisse, les oreilles dentelées. Je commençais à penser qu'elle me trouvait laid. Elle ajouta avec application une curieuse moustache en guidon, très noire, menaçante. Elle me tendit le carnet à dessin. Je regardai avec plus d'attention le portrait. Peut-être voulait-elle me montrer qu'elle faisait de moi ce qu'elle voulait.

Nous roulions à vive allure mais j'avais la sensation que nous avançons en apesanteur. L'autoroute, ce soir-là, était fluide. Lise venait de s'assoupir contre mon épaule, son carnet au bout des doigts, et je sentais sa respiration, ou plutôt je l'entendais, c'était un tout petit ronflement qui ne voulait pas dire son nom. Gêné de sentir sa tête contre moi, me gardant bien de faire le moindre mouvement, je posai mon regard, dans le miroir du rétroviseur extérieur, sur le visage impavide de Moune. Je ne pouvais dire si la grand-mère de Lise dormait, car avec l'âge, le dessin de ses paupières se confondait avec celui des rides qui griffaient

sa figure, et la vieille dame avait dans les yeux quelque chose d'asiatique. Les joues, maigres et molles, semblaient avoir fondu dans le cou. Voyant sa position sur le siège – sa tête s'était légèrement inclinée vers l'arrière et sa bouche demeurait entrouverte –, je me surpris à imaginer que la grand-mère était morte.

La voiture ralentit et glissa vers une bretelle pour quitter l'autoroute. Nous traversâmes bientôt des champs vert-jaune, une étendue sombre de blé et de colza qui se déroulait autour de nous jusqu'à ce qu'une haie d'arbres, un commencement de forêt, au loin l'interrompe. La Mercedes occupait maintenant toute la route. Nous passâmes un étroit pont de pierre et Lise se réveilla précipitamment. On arrive, dit-elle, et quittant mon épaule, elle essaya de reconnaître, dans la nuit qui nous enveloppait peu à peu, le lieu exact où nous nous trouvions. Il n'y avait pas eu une once de doute, pas la moindre hésitation dans ses paroles. Nous arrivions. C'était certain. Le chauffeur engagea aussitôt la Mercedes dans une petite allée.

Les roues écrasèrent les gravillons. Sans défaire ma ceinture, je regardai par la fenêtre, sur le bas-côté, des arbustes fleuris plantés le long de la rivière. Nous approchions en douceur de la maison, dont la façade était en partie recouverte de lierre sombre, lorsqu'une lumière extérieure se déclencha au-dessus de la porte d'entrée : deux silhouettes sortirent. Moune gloussa, s'exclama d'abord sans mot comme si leur présence était une vraie surprise. Oh ! Ils sont là ! se réjouit-elle ensuite. Pris dans nos phares, les parents de Lise s'étaient mis à agiter joyeusement les bras comme s'il s'agissait de faire atterrir un avion sur une piste. Sa mère portait une tenue très campagnarde, bottes en caoutchouc, veste de chasse et casquette de tweed plate sur la tête, si bien que j'eus un peu de mal à la reconnaître.

À côté d'elle, en revanche, je reconnus sans mal le père de Lise, je le reconnus sans l'avoir jamais rencontré, son visage m'était familier, ses cheveux surtout, grosse masse frisée et blanche, mais aussi son nez pointu, ses lunet-

tes, son sourire. Oui, ce sourire je l'avais vu souvent, à la télévision, dans les journaux ou sur les couvertures des magazines.

Le sourire de l'homme à qui la vie avait souri.

J'étais sorti de la voiture et je regardais Jean Delabaere.

Il était à quelques mètres de moi.

Les films qui avaient fait sa fortune, ces emballages plastiques dont on vantait la résistance, envahissaient depuis une vingtaine d'années le quotidien. Ils recouvraient la majorité des objets vendus en grande surface, protégeant tout ce que l'on touchait avant d'acheter. L'industriel était un homme charismatique très aimé des médias. Aujourd'hui, son groupe, le groupe Delabaere, s'était étendu à de nombreux domaines, le bâtiment, l'énergie, les transports. Je savais tout cela, comme j'avais su très tôt qui était le père de Lise – je veux dire que j'avais su dès le début que son père était Jean Delabaere – mais c'est en le voyant embrasser sa

fille, dans son pull irlandais torsadé, que je me rendis compte qu'il n'avait eu jusque-là aucune existence réelle à mes yeux, comme si Jean Delabaere, au fond, avait été un son, un son plus qu'un nom.

J'aidai Moune à descendre de la voiture – le chauffeur était là qui maintenait la portière ouverte – de sorte qu'elle me gratifia d'un merci, mon chéri. Florence vint vers moi, m'embrassa, bonsoir, mon chéri. Le père de Lise s'approcha en me tendant la main dans un large sourire de bienvenue. Bonjour, Monsieur. Bonsoir, dit-il gaiement.

La maison, silencieuse dans la nuit, était une ancienne ferme au toit roux. Deux granges se déployaient de part et d'autre, perpendiculairement à elle. Devant la façade, sur la pelouse où nous nous trouvions, des oies hautaines semblaient commenter entre elles notre arrivée. Des canards rôdaient discrètement mais, craintifs, n'osaient approcher. La grand-mère de Lise marchait en écartant les bras pour ne pas perdre l'équilibre. Florence

la suivait de près et venait d'allumer une cigarette. Claude – car j'appris que le chauffeur s'appelait Claude – portait nos sacs. Jean Delabaere, lui, gagnait plus énergiquement la maison, légèrement cambré vers l'arrière, ayant trouvé je ne sais où trois bûches qu'il portait à bout de bras, la plus haute lui arrivant sous le menton. Lise, elle, avait disparu sans que je m'en aperçoive. Je la retrouvai à l'intérieur, enroulée sur le canapé du salon, près de la cheminée qui répandait dans la pièce un parfum d'automne.

Elle dormait.

Florence s'approcha de moi et me tendit un verre de vin. C'est une habitude, me dit-elle, c'est comme ça depuis qu'elle est toute petite, dès qu'elle arrive ici, elle s'endort.

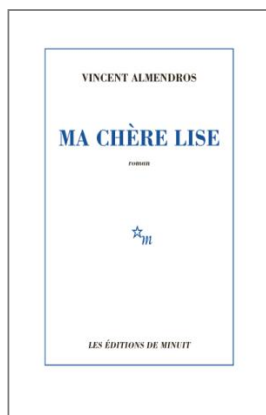
Le lendemain, je m'éveillai aux aurores. La finesse des draps me donnait un sentiment de luxe et une sensation de propreté. Comme je n'avais pas fermé les volets en me couchant, une lumière d'aube, grisâtre et raffinée, entraînait dans la pièce. Les murs, tapissés de

papier peint rayé, étaient un rien aristocratiques, un rien victoriens. Je disposai derrière moi deux gros coussins revêtus de toile de Jouy, l'un bourgogne, l'autre bleu, que j'avais la veille déposés à mes pieds. Je demeurai ainsi, confortablement installé dans le lit, assis, redécouvrant peu à peu la chambre à la lumière diurne, parcourant du regard, mais aussi mentalement, les choses qui s'y trouvaient, lampes, poupées, statuettes, cadres, tout un tas d'objets que je caressais en pensées, évaluant leur texture, leur poids, présentant ce qu'ils provoquaient au toucher. Puis je quittai le lit et m'approchai de la fenêtre. Dehors, les canards dormaient encore sur la pelouse brumeuse. Au loin, invisible, le tintement sourd d'une petite cloche, de celles que l'on accroche au cou des moutons, se répétait inlassablement dans l'aube.

La chambre était située au bout d'un long couloir. Sur une commode au plateau de marbre veiné, une lampe était restée allumée pour la nuit. Il n'y avait personne. Le parquet craquait sous mes pas. Je descendis à la cuisine

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-TROIS MAI DEUX MILLE ONZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5056
N° D'IMPRIMEUR : 111086

Dépôt légal : septembre 2011



Cette édition électronique du livre
Ma chère Lise de Vincent Almindros
a été réalisée le 07 novembre 2011
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321947).

© 2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707322050